

# TRIBUNE DE GAUCHE



PAGE 8 :

Robert  
Schuman  
25 ans après

Interview de Philippe Schweisguth

## LA VOCATION AGRICOLE

# Les rêveries d'un flâneur amoureux des villes.

Vous aimez les villes. Vous aimez flâner dans les vieilles petites rues comme sur les grandes avenues ultra-modernes. Vous rêvez de voir ou de revoir Londres ou Budapest, Istanbul ou Amsterdam, ou d'autres cités prestigieuses. Alors, faites-vous signe. Pour les esprits curieux de belles choses, Swissair a imaginé les arrangements «Le flâneur». C'est exactement ce qu'il vous faut. Un arrangement «Le flâneur» pour une ville de votre choix

comprend l'aller et le retour par vol de ligne (classe économique), les transferts aéroport-hôtel-aéroport, le logement à l'hôtel, un tour de ville. Et naturellement un plan de l'agglomération et toutes les informations possibles.

Les prix «Le flâneur» ont été calculés au plus juste. Il fallait qu'ils soient avantageux. Car vous voulez tout voir et bien voir, mais vous avez aussi besoin de détente. Soyez tranquille: ils vous res-

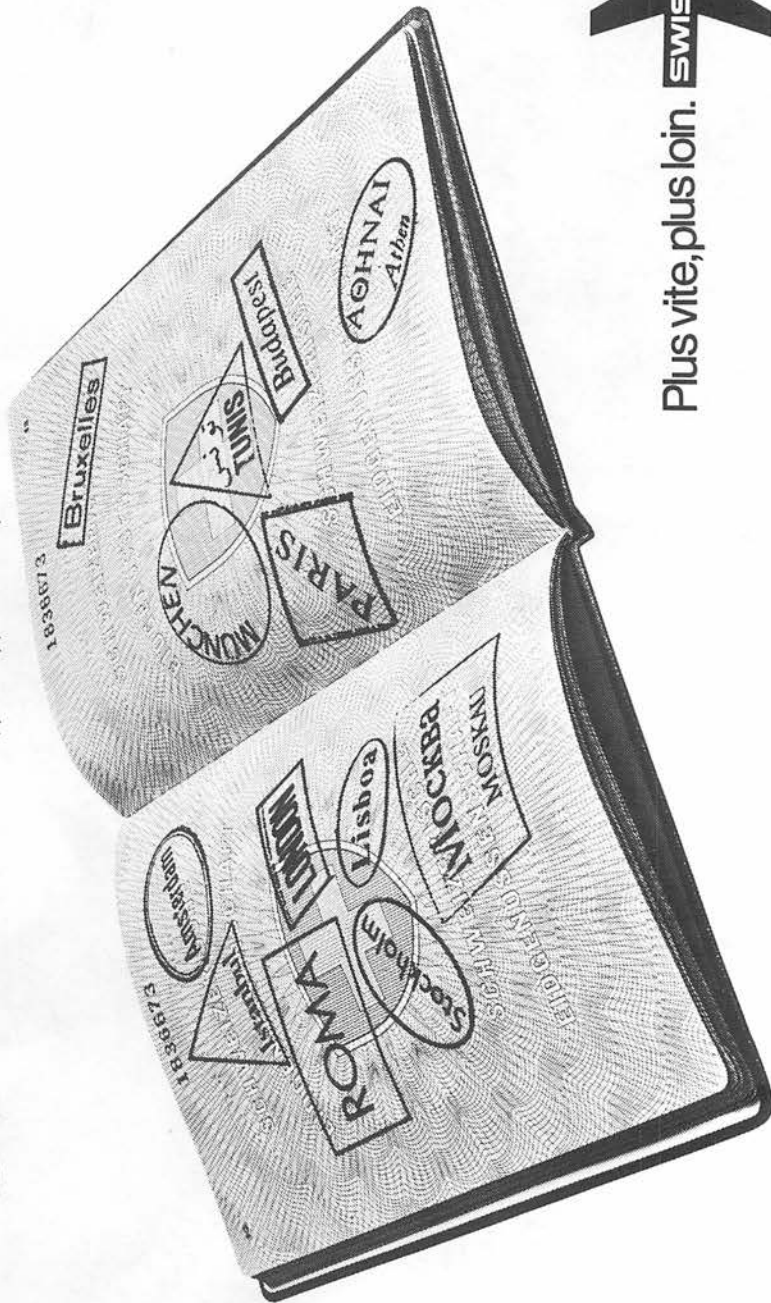
tera assez d'argent pour flâner sans souci et vous distraire. Pour vous offrir (demandez-nous les prix) une soirée au théâtre ou des excursions intéressantes.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous remettre un prospectus détaillé.

2 jours	2 jours	5 jours	5 jours	8 jours	3 jours
Londres*	Munich	Athènes*	Budapest	Gênes	Cologne
dès fr. 383.-	dès fr. 263.-	dès fr. 710.-	dès fr. 498.-	dès fr. 577.-	dès fr. 529.-
4 jours	5 jours	5 jours	6 jours	4 jours	3 jours
Londres*	Stockholm	Istanbul	Moscou	Prague	Vienne
dès fr. 427.-	dès fr. 894.-	dès fr. 635.-	dès fr. 985.-	dès fr. 448.-	dès fr. 437.-
3 jours	3 jours	5 jours	8 jours	3 jours	5 jours
Paris	Rome*	Tunisie*	Marseille*	Düsseldorf	Madrid
dès fr. 397.-	dès fr. 460.-	dès fr. 498.-	dès fr. 643.-	dès fr. 525.-	dès fr. 584.-
4 jours	5 jours	8 jours	8 jours	3 jours	3 jours
Bruxelles*	Rome*	Lisbonne*	Camargue*	Copenhague	Salzbourg
dès fr. 469.-	dès fr. 546.-	dès fr. 698.-	dès fr. 895.-	dès fr. 593.-	dès fr. 385.-
3 jours					
Amsterdam					
dès fr. 464.-					

\*vols directs de Genève;

Autres destinations: via Zurich, petit supplément de prix.



Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**



**Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.**

### Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

### Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Marifler, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.

### Administration et diffusion :

Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

### Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

### Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

## ABONNEMENTS

### Pour une année (12 numéros)

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—.  
Belgique : FB 280. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 38 ou Fr.s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr.s. 27.—.

### Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170.

### Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En zone franc d'Afrique : par virement de 2250 francs CFA (abonnement d'un an par avion) ou 1900 F. (par voie maritime) à toute succursale de la Société Générale. Libeller « Tribune de Caux - Société Générale, Annemasse. »

## La Suisse, aussi, est vulnérable

Telle est l'impression qui se dégage des deux scrutins dont le dernier en date, celui du 16 mars, a vu échouer le projet d'un nouveau canton du Jura qui aurait été constitué des six districts francophones faisant partie du canton de Berne. Il y aura, certes, un nouveau canton, mais il ne groupera que trois districts : ceux du nord.

Le projet était-il réaliste ? Venait-il à son heure ? Qui est responsable de l'échec ? Notre propos n'est pas de porter un jugement. Ce qui nous préoccupe, c'est que, tout au long du processus qui a conduit au verdict populaire, quelque chose a terriblement fait défaut. Quelque chose que les Suisses pourtant, y compris l'ensemble des Jurassiens, affirment ardemment souhaiter, quand ils parlent de l'Irlande, de Chypre ou d'autres endroits où se posent des problèmes de minorité : non seulement le respect de l'« au-

tre », mais l'art de trouver un chemin vers le cœur de l'adversaire.

Devant les caméras de la télévision, tel militant pro-bernois évoquait les « insultes », les « propos injurieux » tenus à son égard par des Jurassiens du nord. Visiblement, les blessures qu'il avait reçues n'étaient pas guéries. Le tragique, c'est qu'il en restait là ; il était bloqué dans ses sentiments. L'instant d'après, un tenant du canton du Jura évoquait avec finesse le « sentiment jurassien », mais quand on l'interrogea sur les « blessures » des autres, il ne trouva qu'à se réfugier dans l'indifférence, l'ignorance, le refus de faire face à cet aspect de la réalité.

Il est bien là, le problème du Jura, et celui de toutes les minorités que déchirent la politique, l'histoire, la religion, le tempérament des peuples.

A ce débat, il manquait une voix : celle d'hommes et de femmes prêts à pardonner, à aller plus loin et à reconstruire. Ceux-ci ne manquent pas, dans le Jura comme ailleurs. Puissent-ils se manifester aujourd'hui, car les scrutins d'hier n'ont pas réglé le problème. Sans eux, la Suisse serait très vulnérable.

## La dynamique de « Chant de l'Asie »

« Qu'est-ce que l'Asie pour vous ? », demandait récemment un jeune de Bombay à un auditoire européen. « La misère, la famine, les intouchables, les guerres, les inondations, la corruption », furent les premières réponses qui jaillirent. A quoi s'en ajoutèrent d'autres : « Des masses de gens, le Taj Mahal, le Mahatma Gandhi, la bombe atomique indienne, le thé, etc. » Images sombres, certes, mais qui se présentent immédiatement à l'esprit des nantis que nous sommes et qui jugeons, souvent d'une façon rapide et simpliste, les autres continents.

Au cours des prochains mois, l'Europe aura l'occasion de découvrir cette Asie pleine de mystères en faisant la connaissance

des membres de la troupe *Chant de l'Asie*, une équipe jeune et représentative à bien des égards des aspirations des douze pays dont ils sont originaires. Bien sûr, en les entendant chanter et s'exprimer, les images obsédantes de la misère effroyable qui règne au Bangla Desh, ou au Cambodge, par exemple, ne nous quitteront pas. Mais peut-être comprendrons-nous non seulement l'immensité de l'effort de solidarité internationale qui nous est demandé mais aussi quelle communauté de destin nous lie en tant qu'êtres humains. Qu'aurons-nous en fait à donner à ces jeunes qui puisse nourrir leur foi face aux dures réalités qu'ils ont à affronter chez eux ? Elargir notre cœur et notre pensée aux dimensions du monde, telle est, pour l'Europe, la dynamique de *Chant de l'Asie*. Après tout, comme le disait le poète, nous ne sommes qu'un petit cap de l'Asie.



### REPRÉSENTATIONS DU SPECTACLE EN FRANCE :

10 AVRIL : Salle Marcel Sembat, Chalon-sur-Saône

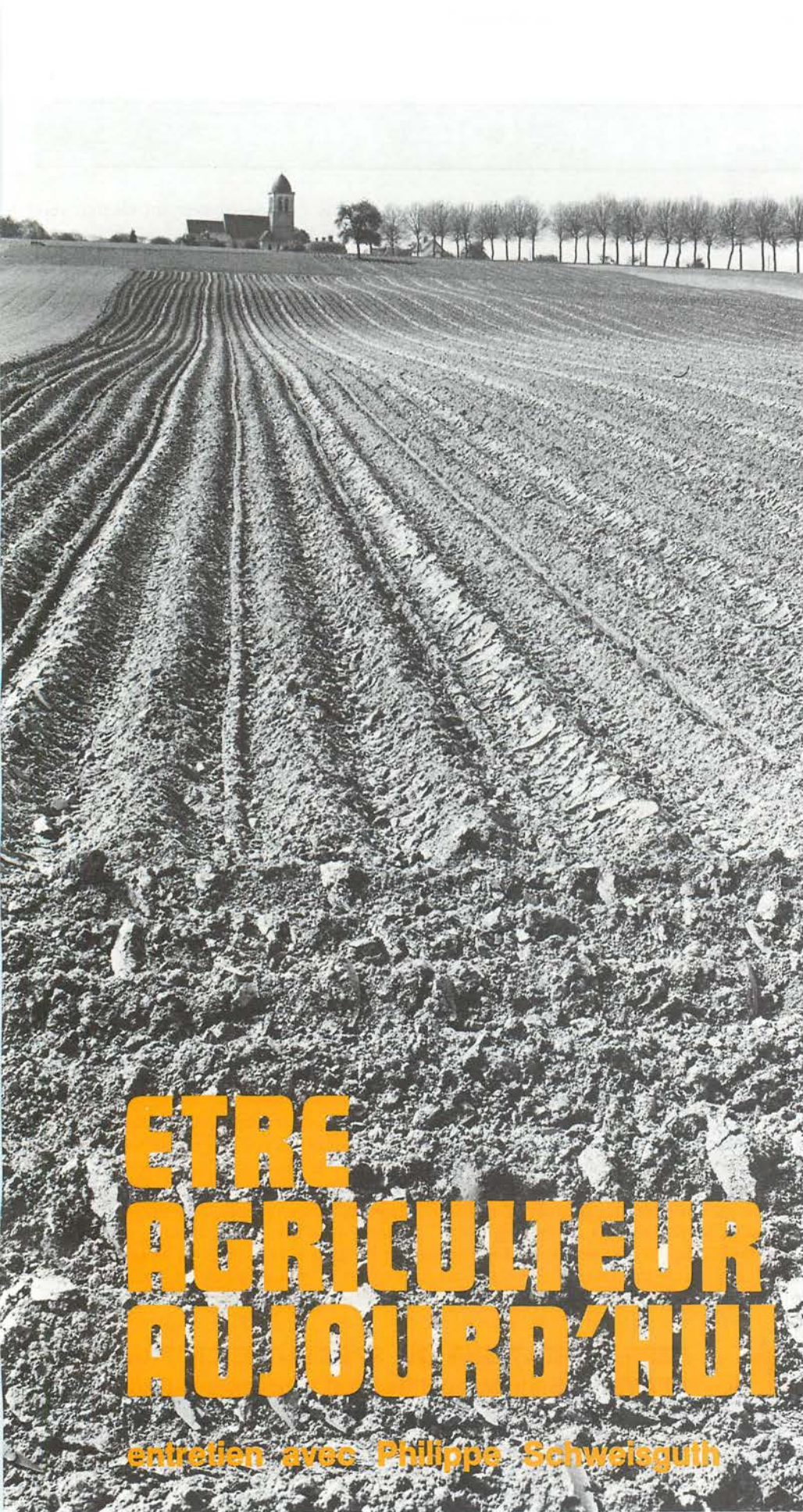
16-17 AVRIL : Théâtre Francine Vasse, Nantes

23-24 AVRIL : Salle des Fêtes, Neuilly-sur-Seine

29 AVRIL : Théâtre municipal, Thionville

3 MAI : Foyer de Farebersviller (Moselle)





# ETRE AGRICULTEUR AUJOURD'HUI

entretien avec Philippe Schweisguth

C'est au Salon international de l'Agriculture à Paris que nous avait donné rendez-vous Philippe Schweisguth. Il y signait son livre *Sous le pas d'un cheval*, qui réunit quelque cent cinquante des billets qu'il a écrits au fil des semaines, depuis trente ans, pour *La France agricole*.

Co-fondateur de ce journal, Philippe Schweisguth est agriculteur dans l'âme. Il en a le physique, il en a la passion. Issu d'une famille non paysanne, c'est par vocation qu'il est devenu agriculteur. Ses voyages en Europe, en Amérique et en Asie, ses relations intimes et suivies avec des collègues cultivateurs dans de nombreux pays lui permettent de parler de l'agriculture à l'échelle des continents.

En ce dernier dimanche du Salon, où des dizaines de milliers de personnes se pressent entre les stands, Philippe Schweisguth est constamment abordé par des lecteurs de *La France agricole*, venant de tous les coins de France, s'exprimant avec tous les accents du terroir. Il prend du temps pour chacun, les écoute, trouve la dédicace qui convient. Le sens de sa vocation, il le communique. Sur ses dix enfants, cinq sont agriculteurs ou exercent des métiers liés à l'agriculture.

**Philippe Schweisguth :** Personne dans ma famille n'exerçait le métier d'agriculteur, pourtant, j'ai eu un beau jour, quand j'avais sept ans, la révélation que je serais agriculteur. C'est évidemment inexplicable, c'est, disons, la vocation type qui ne prévient pas, mais il y a des vocations agricoles tout aussi solides qui se manifestent autrement.

**Tribune :** Il y a aujourd'hui une espèce d'appel de la nature, qui se traduit parfois par un retour à l'agriculture. C'est devenu une mode face à la pollution, à l'engorgement des villes, etc. Qu'en pensez-vous ?

**Ph. S. :** Il est très souhaitable que des jeunes issus de milieux non agricoles fassent leur vie et leur carrière dans l'agriculture. Ils peuvent apporter chez nous un bagage de curiosité ou de formation qui sont bénéfiques à la profession. Mais il est aussi nécessaire de mettre en garde des jeunes gens attirés par la mode du retour à la terre. Leurs mobiles ne sont pas nécessairement de ceux qui engendrent une véritable vocation et qui préparent une réussite professionnelle.

Certains se réfugient à la campagne pour fuir « la société » ou leurs parents. D'autres sont sincèrement désireux de vivre au grand air, mais ne mesurent pas ce que demande l'exercice de la profession agricole, comme formation, comme courage, comme persévérance.



**Tribune :** Peut-on alors établir les critères d'une véritable vocation agricole ?

**Ph. S. :** Tout homme a droit à une vocation. On parle beaucoup de droits au salaire, à la sécurité de l'emploi, aux vacances... Mais trop souvent on aiguille les jeunes en fonction d'un job ou d'une carrière, au lieu de favoriser la vocation profonde correspondant à leurs aptitudes et à ce qu'ils ont le désir de réaliser dans leur vie. Ce qui est important de vérifier, c'est si la vocation tend à notre **satisfaction** ou à notre développement. Il me semble que c'est là un bon test.

**Tribune :** Pouvez-vous préciser ?

**Ph. S. :** J'entends qu'il peut y avoir un certain égoïsme à rechercher un mode de vie qui nous satisfasse. La vraie vocation nous appelle à faire ce qui nous permet de remplir notre condition d'homme au maxi-

de l'herbe, très négligée dans notre pays. Il a tiré de son expérience plusieurs ouvrages remarquables qui font autorité. Dans ce même domaine de la prairie, qui n'est pas le plus facile de notre métier, je citerai mon ami Jean Cochard, qui est un des fondateurs de *La France agricole*. Il mène une des exploitations laitières les plus remarquables de notre pays. C'est un Parisien de naissance, sans aucune attache avec la terre, mais qui a conjugué une technique scientifique extrêmement raffinée avec une efficacité pratique très grande.

**Tribune :** Manifestement, ce sont-là des « mordus » de votre profession, comme vous l'êtes vous-même. Alors, comment expliquer le mécontentement paysan ?

**Ph. S. :** Je ne voudrais pas être désagréable envers les hommes dévoués qui défendent les agriculteurs sur le plan économique dans nos associations professionnelles,

au monde. Je crois, et c'est peut-être la même chose dans le milieu ouvrier, que les syndicats jouent le jeu de la revendication perpétuelle en mettant en avant certaines difficultés, qui sont réelles, mais qu'ils grossissent à plaisir en négligeant tout l'aspect positif et toute la satisfaction qu'une vie d'agriculteur bien remplie peut donner.

**Tribune :** Avez-vous l'impression, sur ce plan de la satisfaction personnelle, que l'agriculteur est un privilégié ?

**Ph. S. :** En ce qui me concerne, j'ai conscience d'être incroyablement privilégié. Peut-être ne parlerais-je pas de la même façon si j'avais dû vivre dans des régions pauvres et difficiles, sur une surface trop petite, avec des conditions de départ moins favorables que celles que j'ai connues. Mes enfants, ceux tout au moins qui continuent notre métier, sont aussi des privilégiés dans le monde moderne. Pensez à la chance de l'agriculteur qui mène sa barque à son idée,



Au Salon de l'Agriculture 1975, Philippe Schweigsuth s'entretient avec des visiteurs et dédicace son livre où sont réunis les billets qu'il a publiés depuis 20 ans dans « *La France agricole* », sous la signature « *Le Cheval de devant* ».

France agricole

mum. Elle n'est pas seulement une inclination plus ou moins sympathique ou agréable, mais elle comporte également une mission.

**Tribune :** Avez-vous des exemples d'hommes qui, venant d'un milieu citadin, ont fait une contribution réelle à l'agriculture ?

**Ph. S. :** J'en citerai deux : l'un est celui d'un ancien officier de marine, André Voisin, qui a été un pionnier de l'exploitation

mais je crois que trop souvent ils se laissent aller à étayer leurs propositions ou leurs revendications à l'égard des pouvoirs publics en donnant l'impression que les paysans sont des exploités. Nous connaissons par *La France agricole* qui, selon un récent sondage, touche 750 000 lecteurs chaque semaine, une masse d'exploitants de petite ou moyenne culture qui ont parfaitement réussi en sachant adapter leurs productions à leur sol, aux débouchés qui se présentaient à eux et qui ne changeraient de métier pour rien

qui tire parti des éléments que son sol, son climat, ses débouchés lui offrent, qui a la satisfaction de se sentir responsable, sans que quelqu'un au-dessus de lui lui dicte tous les jours ce qu'il a à faire. C'est ce qui explique non pas la mentalité « réactionnaire » que l'on prête volontiers aux paysans, mais leur attachement à la liberté, leur refus des formules collectivistes dans lesquelles ils seraient simplement les ouvriers anonymes d'une organisation qui les dépasserait.

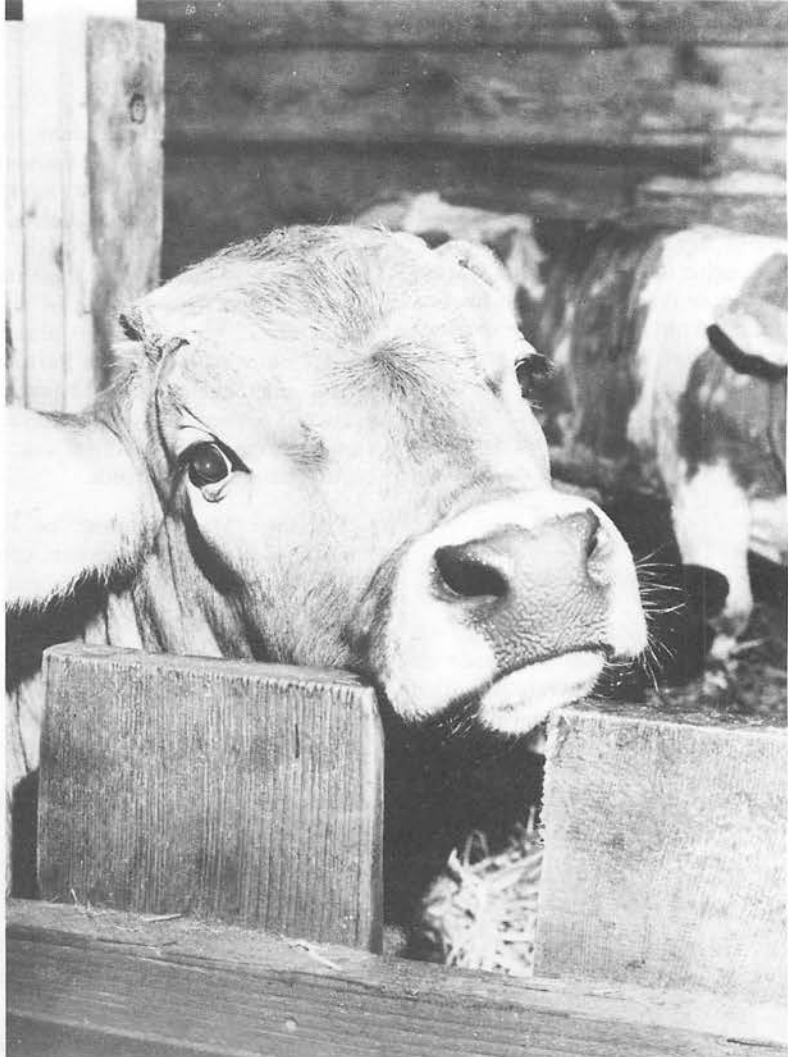
**Tribune :** Cependant, il faut bien que l'agriculture vende ses produits. Nous avons reçu une lettre du directeur des relations internationales au ministère belge de l'Agriculture, M. Biron, qui écrit ceci : « La vocation agricole dans l'optique d'assurer la subsistance des humains peut être considérée comme devant conduire à un véritable sacerdoce, mais elle a besoin d'échanger pour survivre. »

**Ph. S. :** Il est d'autant plus nécessaire de pouvoir échanger pour vivre que l'agriculture actuelle fait de plus en plus appel aux moyens que l'industrie lui fournit. Il n'est plus question de vivre comme autrefois en circuit fermé, avec le minimum d'échanges avec l'extérieur. Ceci dit, il me semble que, trop souvent, les moins bons éléments de notre profession masquent leurs échecs en disant : « Si nous n'y arrivons pas, c'est parce que la politique agricole est mauvaise, que les gouvernements ne nous font pas la part assez belle. » En réalité, dans n'importe quelle situation, les meilleurs professionnels s'en tirent et s'en tirent souvent bien. Ceci ne veut pas dire qu'il faille laisser mourir ceux qui sont moins bien armés. Il faut donc un minimum d'organisation, mais à *La France agricole*, nous avons toujours combattu énergiquement la douche écossaise de primes qui un jour vous incitent à abattre vos vaches, un autre jour à les multiplier. Nous avons besoin essentiellement, dans un métier où le cycle de production est long, d'une continuité dans la politique agricole. Le reproche qu'on pourrait faire à nos autorités économiques, c'est de ne pas avoir assuré suffisamment la continuité à long terme.

**Tribune :** Vous avez donc l'impression qu'on a tendance à enfermer toute la politique agricole dans un carcan économique. Est-ce qu'on tue par là un ressort de l'agriculture, dont vous parliez au début, qui pourrait tout de même constituer un atout ?

**Ph. S. :** Le danger d'une politique économique trop interventionniste c'est de privilégier la recherche du revenu, par rapport aux autres satisfactions que notre métier nous procure. C'est aussi de transformer des producteurs de denrées animales ou végétales en chasseurs de primes et de subventions. C'est une activité qui n'est pas la nôtre !... Et que nous ne devons pas encourager.

Ce qui me paraît important, c'est que la politique agricole, qu'il faut évidemment voir à l'échelon mondial, nous permette d'éviter autant que possible les crises de surproduction et les crises de pénurie. J'en prends pour exemple l'augmentation récente des prix du soja, du sucre, du blé ou de la viande qui se sont effondrés par la suite.



Terre romande

### Tantôt abattues, tantôt multipliées

**Tribune :** Vous rejoignez ce que nous écrit un agriculteur anglais : « Quelquefois les gens de la finance et des affaires se sont moqués de notre mentalité de philosophes qui tend à considérer notre métier davantage comme un mode de vie que comme une profession. Mais n'est-ce pas leur monde à eux qui est en train de s'effondrer par la pollution, le gaspillage des ressources et l'aliénation des terres fertiles ? »

**Ph. S. :** C'est peut-être beaucoup dire que ce monde-là s'effondre, mais il est certain que la conception purement financière et économique de l'agriculture ne rend pas compte de ce que nous sommes appelés à faire et ne nous aide pas à remplir notre mission. Les agriculteurs sans être nécessairement philosophes ont une sorte d'idéologie particulière qui les rapproche les uns des autres. Je l'ai vérifié moi-même sous l'occupation nazie en rencontrant le dimanche dans les champs des soldats allemands qui venaient regarder nos récoltes. On sentait tomber les barrières de nationalités : nous étions membres, comme eux, de la grande internationale paysanne.

**Tribune :** Cette mission de l'agriculture

dont vous parlez semble même pousser certains à prendre des décisions un peu folles. Il y a, par exemple, cet Écossais qui, conscient des besoins du monde en nourriture, renonce à vendre son orge aux bouilleurs de whisky et l'écoule à moindre prix dans les filières de l'alimentation. Par ailleurs, un exploitant australien défriche du terrain pour planter des lupins producteurs de protéines, dont l'Asie a de plus en plus besoin. Ne sont-ce pas là des décisions de visionnaires ?

**Ph. S. :** Dans notre métier, comme dans beaucoup d'autres, le succès — et l'efficacité de notre contribution à la vie mondiale — est fait d'un mélange de prudence et d'audace. Il est absolument nécessaire que des gens, même au risque de se brûler les doigts, fassent des expériences, quitte après cela à rectifier le tir. Il est aussi nécessaire de réfléchir à ce que l'on va faire, de ne pas se lancer follement dans des spéculations sans avenir.

**Tribune :** Il y a dans nos pays une certaine attirance vers le Tiers monde. Pensez-vous que cela puisse avoir une valeur en ce qui concerne l'agriculture ?

**Ph. S. :** Il est non seulement respectable, mais éminemment désirable que les jeunes des pays privilégiés par leur agriculture et leur développement industriel se sentent responsables du développement du Tiers monde. Mais là aussi la mode joue et peut susciter de fausses vocations conduisant inévitablement à des échecs et à des désillusions. Là, plus encore que pour l'exercice de l'agriculture dans notre pays d'origine, il est nécessaire d'approfondir et de vérifier la vocation qu'on reçoit.

Et puis, je crois que cet idéalisme qui consiste à dire : nous sommes là pour « nourrir le monde » est assez suspect. On peut très bien se targuer de « nourrir le monde », alors qu'on n'a pas d'autre but que de remplir ses poches, c'est-à-dire de profiter des débouchés qui nous sont ouverts vers des pays qui manquent du nécessaire. Je crois qu'il s'agit surtout d'établir des échanges honnêtes entre des pays qui sont diversement doués par leur sol et par leur climat.

Quant à l'aide que nous pouvons apporter à ces pays-là, je crois que notre tâche n'est pas de leur enseigner nos méthodes, mais de former les hommes qui mettront au point leurs propres méthodes, adaptées à leurs conditions de vie, à leurs traditions, à leur climat et à leur sol.

**Tribune :** On parle beaucoup de la place de l'agriculture dans la société. Ne faut-il pas aussi voir les choses sous un autre angle, celui des qualités spécifiques que l'agriculteur apporte à la société ?

**Ph. S. :** Bien sûr. Mais les agriculteurs et les non-agriculteurs ne sont pas dotés de qualités intrinsèques bien différentes. Il est certain que l'on est façonné par un métier où l'on ne récolte que ce que l'on sème, où l'on a parfois des périodes d'efforts physiques intenses, où l'on n'est pas dirigé par un salaire à obtenir ni par un nombre d'heures de présence à accomplir, mais essentiellement par les besoins des plantes que nous cultivons et des animaux que nous soignons. Je pense que nous avons la chance d'être préservés et que nous avons encore en nous ce que la ville ou l'usine détruisent quelquefois chez les hommes par des besognes répétitives et fastidieuses. Nous avons été élevés, souvent dès notre plus jeune âge, au contact de la nature et nous avons acquis par là un sens de l'observation qui nous accompagne toute notre vie.

Louis Armand a dit une fois : « A mesure que les Français vivent dans les villes et non plus à la terre, il me semble que disparaît le bon sens, ce sous-produit précieux de l'agriculture... » Je ne pense pas que le

bon sens soit réservé aux agriculteurs, mais je crois que le contact avec les choses de la nature et l'obligation de travailler avec elles nous met à l'abri de certaines divagations théoriques.

**Tribune :** L'agriculture aurait-elle un apport spécifique à faire dans le domaine des relations humaines ?

**Ph. S. :** Les relations entre patrons et ouvriers sont en général beaucoup plus faciles et beaucoup plus agréables chez nous que dans l'industrie, où souvent l'ouvrier est éloigné de son patron par toute une hiérarchie, par des contraintes très strictes. Très fréquemment chez nous, l'ouvrier et le patron travaillent la main dans la main et l'ouvrier est aussi fier de son travail que le patron et aussi soucieux de le mener à bien. Dans le recueil de mes billets que *La France agricole* vient de publier, je cite plusieurs exemples de ces relations, naturellement amicales et humaines.

**Tribune :** Et entre père et fils ?

**Ph. S. :** Elles sont plus difficiles en agriculture que partout ailleurs pour la simple raison que l'homme qui a eu son premier fils quand il avait 22 ans se trouve avec un fils de 18 ans quand lui en a 40, c'est-à-dire au moment où il est en pleine force et où il ne songe absolument pas à abandonner son métier. Et très souvent le problème se pose : comment peuvent coopérer sur une exploitation, parfois trop petite pour deux hommes, un père qui est attaché à ce qu'il a toujours pratiqué et un fils qui aimerait voir les choses évoluer dans un sens plus moderne ? C'est un domaine dans lequel il est absolument impossible de faire des progrès si le fils rejette *a priori* l'expérience de son père, si le père ne respecte pas les aspirations de son fils, s'ils n'arrivent pas à trouver un accord pour leur travail en commun.

**Tribune :** Avec vos dix enfants, vous êtes particulièrement bien placé pour en parler.

**Ph. S. :** La question s'est posée avec mon fils aîné le jour où nous avons quitté la ferme moyenne où nous avions vécu pendant vingt ans pour reprendre une ferme de culture plus importante. J'ai donné le commandement des ouvriers à mon fils le jour de ses vingt ans en restant simplement derrière lui, en faisant avec lui les plans de travail. C'est une décision qui m'a coûté, mais elle a été extrêmement bénéfique pour son développement.

J'ajouterai que le jour où je lui ai avoué des choses pas brillantes que j'avais faites, il m'a dit : « Si tous les pères avaient cette franchise il n'y aurait plus de problèmes dans le monde ! » Cela a marqué évidemment un tournant dans nos relations.

**Tribune :** Et que diriez-vous de la place de la femme dans l'agriculture ?

**Ph. S. :** Elle est essentielle. Il est de coutume de dire chez nous : « C'est la femme qui fait ou défait la maison. » De nombreuses femmes dont le mari a disparu soit à la guerre soit par accident sont devenues d'excellents chefs d'exploitation. Dans mon entourage, je connais plusieurs femmes d'agriculteurs venant de milieux citadins qui ont admirablement réussi à la campagne et ont trouvé une vie pleinement satisfaisante. Je crois que la femme est naturellement douée pour créer et entretenir la vie.

Ma femme n'était pas plus que moi issue d'un milieu agricole. Elle a été étroitement associée à ma vie professionnelle en plus de « l'élevage » de nos dix enfants ! Mais le Réarmement moral nous a conduits tous les deux à dépasser le but limité de la réussite professionnelle. Nous avons appris à Caux que nous étions responsables envers notre pays et envers le monde et que les relations que nous entretenons avec nos fournisseurs, nos clients, nos voisins et nos enfants font partie de l'évolution de ce monde dans le bon ou dans le mauvais sens.

(Interview réalisée par Jean-Jacques Odier et Charles Piguet.)

## Philippe Schweisguth SOUS LE PAS D'UN CHEVAL

### Propos d'un agriculteur au fil des saisons

Nouvelles éditions de publications agricoles  
10, rue Martel  
75010 PARIS

En Suisse, auprès des Editions de Caux  
Case postale 218  
6002 LUCERNE

20 F

Fr. 15.40



# ROBERT SCHUMAN, PERE DE L'EUROPE

par René-François Lejeune \*

Le vendredi 28 avril 1950 commence la période la plus intense de la vie de Robert Schuman. Elle dure deux semaines. Elle débouche, pour lui-même et pour l'Europe, sur l'heure du destin, le 9 mai 1950, quand, au Salon de l'Horloge du Quai d'Orsay, l'homme d'Etat français fait à la presse la « Déclaration » historique qui est l'acte de naissance de l'Europe intégrée.

Ce vendredi-là, le Ministre des Affaires étrangères prend connaissance d'un projet élaboré par Jean Monnet, Commissaire général au Plan, qui consiste à soumettre au contrôle d'une Haute Autorité supranationale la production européenne du charbon et de l'acier.

Le même soir, Robert Schuman se rend à Scy-Chazelles, en Lorraine. C'est dans le recueillement de la solitude qu'il a l'habitude de mûrir ses décisions. Sa paisible maison domine la vallée de la Moselle. Le fleuve aide l'homme d'Etat dans sa réflexion : loin de séparer les pays riverains, il les unit. La France et l'Allemagne, que la Moselle baigne de ses eaux calmes, sont appelées, elles aussi, à s'unir au lendemain de l'atroce guerre qui, une fois de plus, les a déchirées. Le grand Lorrain a éprouvé dans sa propre chair les cruelles conséquences de ces luttes fratricides. En conséquence de la défaite française de 1870, il était né Allemand, avait étudié à Berlin, Bonn et Munich, tout en étant nourri, par une mère qu'il vénérât, d'un fervent patriotisme français. Au cours de la Première Guerre mondiale, il avait porté l'uniforme allemand<sup>1</sup>. Elevé au confluent de deux cultures prestigieuses, il était tout imprégné de leurs fascinantes richesses, mais il avait dû aussi subir l'épreuve déchirante de leur choc insensé. Mieux que quiconque il savait que l'unité européenne devait passer par la réconciliation de la France et de l'Allemagne.

## Un modèle de stratagème politique

Dans sa paisible retraite lorraine, Robert Schuman examine avantages et inconvénients de la proposition de Jean Monnet. Avec le charbon et l'acier on forge le glaive de la guerre. Les mettre en commun, c'est rendre impossible tout nouveau conflit européen. C'est créer une puissante « solidarité de fait », la première d'une

\* Fondateur, en 1944, du Mouvement républicain populaire mosellan, René-François Lejeune en demeura le secrétaire général jusqu'en 1958, tandis que Robert Schuman en était le président. L'amitié des deux hommes dura jusqu'à la mort de l'illustre Lorrain. Depuis 1968, M. Lejeune est Directeur général de l'Ecole internationale de Genève.

<sup>1</sup> Réformé en 1914 pour incapacité physique, il avait été, par la suite, simple vaguemestre, et non pas capitaine, comme un nationalisme rageur avait tenté d'en faire accroire.

série qui unifiera de plus en plus étroitement les économies en voie d'intégration, jusqu'au couronnement final de l'unité politique. L'idée sera sans nul doute accueillie favorablement en France par les socialistes, les démocrates-chrétiens et les libéraux. Et à l'étranger ? Schuman est sûr de l'Allemagne. La barre y est fermement tenue par son ami Adenauer. Il en est de même de l'Italie, de de Gasperi. Etrange coïncidence de trois grands pays limitrophes ayant trois hommes des marches aux postes clés, à un moment crucial de l'histoire européenne. Le « hasard » fait parfois bien les choses. Les pays du Benelux suivront certainement. Et la Grande-Bretagne ? C'est là qu'est l'obstacle majeur. Elle rejettera sans doute l'idée d'une autorité supérieure à celle de Westminster. Il faudra passer outre à l'opposition anglaise.

Même sur le continent, il y aura d'énormes obstacles à franchir. L'idée d'unification est encore prématurée si peu d'années après l'effondrement du totalitarisme nazi. Bien des esprits restent traumatisés par la monstrueuse boucherie de la plus sanglante des guerres de l'histoire. Les démons du nationalisme se conjugueront avec deux puissantes forces conservatrices en politique étrangère, le gaullisme et le communisme. Les industriels seront plus que réticents devant une Allemagne au dynamisme prodigieusement renaissant. Et l'appareil du Quai d'Orsay se cabrera certainement devant une initiative très peu orthodoxe. Il faudra, par conséquent, jouer très serré.

\* \* \*

Le dimanche 30 avril, Robert Schuman, comme de coutume, puise dans la prière et la méditation les forces nécessaires à la fantastique démarche qu'il va entreprendre.

\* \* \*

Quand il revient à Paris, le lundi 1<sup>er</sup> mai, il est animé d'une résolution inébranlable. Il est décidé à se battre pour transposer une audacieuse spéculation dans l'épineuse réalité politique. Il le fera avec l'art consommé du vieux routier qui, depuis 1919, a appris à se mouvoir dans les champs minés de la politique. Il sait qu'une grande initiative n'a souvent de chance d'aboutir que si elle se prépare dans le secret. Et que l'effet de surprise est déterminant dans son succès. Le Quai d'Orsay sera tenu dans l'ignorance de ce qui se prépare. Le Conseil des Ministres en sera informé, le 3 mai, mais vaguement et sur le ton détaché dont on parle d'une chose apparemment sans importance. Seuls deux membres du gouvernement sont pleinement informés, Plevin et Mayer, tous deux fervents Européens ; ils soutiendront à fond le Ministre des Affaires



étrangères quand, le 9 mai au matin, il demande le feu vert au Conseil des Ministres, en dépit de la surprise aigrie de Georges Bidault, qui préside le Conseil. La veille, Robert Schuman a confidentiellement sondé Dean Acheson, secrétaire d'Etat américain, de passage à Paris. Les deux hommes s'estiment beaucoup. Acheson se rend le même jour à Londres et n'en souffle mot à Ernest Bevin, secrétaire au Foreign Office, ce qui lui sera amèrement reproché par la suite.

Toutes ces précautions sont destinées à éviter les nombreux risques de torpillage d'une initiative dont l'homme politique lorrain mesure pleinement la chance et la portée historiques, mais aussi l'extrême fragilité.

### L'apogée d'une longue carrière

Ce même 9 mai 1950, le Gouvernement allemand est réuni à la villa Hammerschmidt, à Bonn. Il délibère justement sur l'adhésion de la République fédérale au Conseil de l'Europe quand on remet au Chancelier deux plis urgents qu'un messenger du Ministre des Affaires étrangères français vient d'apporter. Adenauer ouvre le pli officiel qui contient le projet de création d'une Haute Autorité européenne pour le charbon et l'acier ; puis il prend connaissance de la lettre personnelle que Robert Schuman adresse à l'ami. Le Chancelier rallie aussitôt le cabinet allemand à ce qu'on nomme dès lors le Plan Schuman. Le Chancelier a reconnu immédiatement que ce Plan était le début de

nous n'en avons pas encore franchi l'étape décisive.

La fin de la journée du 9 mai marque l'apogée solennel de la vie de Robert Schuman. Il en est pleinement conscient. De sa voix retenue et appliquée, il lit, pour l'Europe et le monde, le texte d'où jaillira la grande aventure européenne : *La paix mondiale ne saurait être sauvegardée sans des efforts créateurs à la mesure des dangers qui la menacent... L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble : elle se fera par des réalisations concrètes, créant d'abord une solidarité de fait...*

« L'initiative éblouissante et téméraire de Robert Schuman, dira Konrad Adenauer, était un acte politique d'une extraordinaire signification. Elle lui assure une place historique parmi les grands Français et les grands Européens. »

### L'Europe, 25 ans après

Qu'en est-il 25 ans après ?

L'Europe est allée bien moins loin qu'on aurait pu l'espérer. Elle est allée trop loin pour qu'elle puisse encore courir le risque d'avorter. Depuis peu, elle possède une tête, le Conseil européen, instrument efficace fait pour résoudre les contradictions et les tensions inhérentes à l'assemblage encore hétérogène de la Communauté. Elle aura, à partir de 1978, la base démocratique qui lui manque tant, le Parlement élu au suffrage direct, émanation souveraine et signe irrempla-



Robert Schuman, en compagnie de l'auteur, devant sa maison de Scy-Chazelles

réalisation d'un rêve qui brûlait son âme de Rhénan depuis le lendemain de la Première Guerre mondiale. Bonn fait parvenir sur le champ son accord à Paris. Le Conseil des Ministres qui siège depuis le matin a interrompu ses délibérations dans l'attente de la réponse allemande. L'accord immédiat et sans réserve de Bonn entraîne l'acquiescement des hommes réunis à l'Hôtel Matignon.

Robert Schuman vient de gagner la bataille la plus périlleuse et la plus dure de sa carrière. La voie vers l'unification européenne vient de s'ouvrir. Elle sera longue et parsemée d'embûches. Vingt-cinq ans après

çable de la légitimité populaire. Elle possède, à Bruxelles, un appareil bien rodé, susceptible de traduire dans les faits les décisions d'un exécutif naissant, et de donner une dimension communautaire aux grandes options dont dépend l'avenir de l'Europe et, pour une large part, l'avenir du monde entier.

Cette Europe qui se cherche encore est confrontée aux innombrables problèmes surgissant jour après jour de son devenir et de sa croissante intégration. Elle est tout absorbée par ce processus laborieux alors que l'histoire lui assigne déjà une mission infiniment plus importante que celle qui consiste à se développer

dans le cadre socio-économique qui est présentement le sien. Aucun homme d'Etat européen n'a cependant encore eu le courage de s'arracher à la pesanteur économique ambiante pour proclamer l'inéluctabilité d'un changement radical dans les comportements individuels et collectifs aux plans économique, social et éthique. Et ce changement sera dicté par une nouvelle vision de l'homme et de son univers.

L'Europe unie n'a de sens que si elle prend conscience du dramatique défi que révèle un avenir ténébreux, et si elle relève ce défi sans trop tarder. Une Europe occupée à s'enrichir fébrilement, à poursuivre les chimères de PNB constituées de fausses valeurs, à s'encombrer d'objets contestables ou nuisibles, à polluer son air et à empoisonner ses rivières, toutes choses aggravées au sein d'un Marché commun dont les richesses en partie artificielles s'additionnent de celles de chacun des pays membres, une telle Europe n'a plus de sens en 1975 ; elle constitue une contre-épreuve du monde futur en gestation. Une telle Europe devrait provoquer la riposte des hommes lucides. Il faudrait la combattre comme le signe de la perversion mentale collective qui a produit un système désastreux pour la vie dans la biosphère. L'homme commence maintenant à subir les effets de son erreur fatale. Et ces effets risquent d'être mortels à long terme.

\* \* \*

La démonstration est faite que l'humanité est guettée par une crise majeure où se jouera sa survie. Les impasses sont déjà visibles. L'environnement, l'énergie, le dérèglement économique, l'épuisement psychique et l'affaissement moral de la société excédentaire de l'hémisphère nord ; l'inquiétante démographie et les tragiques pénuries de la société déficitaire de l'hémisphère sud menacent de précipiter l'humanité dans une crise globale : crise de civilisation aggravée d'une sérieuse atteinte à l'épanouissement de la vie sur la terre. L'inquiétante perspective qui s'ouvre à la planète tout entière ne souffre pas qu'on poursuive beaucoup plus longtemps une voie irrémédiablement condamnée : la voie purement économique qui passe par les concepts et les pratiques du profit, de la compétition, de la production indiscriminée, du conditionnement publicitaire auxquels incitent fondamentalement, et à des degrés divers, le libéralisme individualiste de l'Ouest comme le collectivisme monolithique de l'Est. Au regard de la catharsis planétaire qu'on prévoit pour l'aube du troisième millénaire l'un et l'autre de ces régimes économique-sociaux sont déraisonnables et pernicieux. Il faut inventer autre chose. L'Amérique semble trop conditionnée par l'économie de profit et le gigantisme mental pour qu'un redressement radical puisse s'y opérer à temps. L'Union soviétique est empêtrée dans une doctrine rétrograde et un dogmatisme stérilisant. La Chine poursuit le douloureux enfement d'un système qui ne sera jamais que chinois.

Reste l'Europe, berceau des cultures et de la pensée qui ont modelé ce siècle et une civilisation mondiale désormais déclinante. Encore qu'elle soit, elle aussi, profondément engagée dans le système de la crois-

sance indifférenciée, l'Europe a su néanmoins préserver un certain équilibre entre l'individualisme systématique et le collectivisme dogmatique. Elle demeure sans doute l'unique région du monde où puisse s'opérer la salutaire rupture de trajectoire d'où sortira le modèle nouveau permettant d'ordonner la survie, non seulement du milliard d'Européens, mais encore des dizaines de milliards d'hommes promis à la terre au cours du seul XXI<sup>e</sup> siècle.

Il est superflu de prouver que, dans la dispersion, les pays européens sont condamnés, chacun de son côté, à poursuivre la course insensée de la croissance pour la croissance ; or celle-ci épuise les ressources, exacerbe les convoitises et contraint à « exporter les déséquilibres » dans l'incessante lutte contre les menaces de récession, de chômage ou d'inflation. Le productivisme libéral comme le productivisme communiste condamnent à une fuite en avant, qui essouffle la planète, mécanise et épuise l'espèce humaine.

Construire le modèle nouveau de société pour la survie de l'humanité tout entière, voilà la vocation de l'Europe. Robert Schuman l'a pressenti quand il parlait de « communauté de destin ». Ce modèle ne saurait ni s'imaginer en bloc, ni, *a fortiori*, se construire brutalement d'un coup. Il naîtra peu à peu — et sans doute dans la souffrance, comme toute naissance — d'une « lente dérive », d'une succession de micro-décisions inspirées par une nouvelle anthropologie sociale. Celle-ci remettra en honneur les principes moraux inaliénables qui sont ceux du Décalogue et des Béatitudes, et soumettra aux impératifs d'une nouvelle éthique écologique la concupiscence désordonnée des individus et des sociétés. Mais cette dérive et ces micro-décisions doivent être délibérément orientées et maîtrisées par le gouvernail européen.

\* \* \*

« Bienheureuse faute » s'est écrié saint Augustin à la pensée d'un Adam dont la chute a entraîné l'incarnation de Jésus-Christ. Bienheureuse crise de cette fin de siècle qui contraindra l'homme au choix de nouvelles valeurs et de nouvelles formes de vie. Celles-ci seront nécessairement conformes aux impératifs d'une nature qui possède ses lois propres. Elles devront aussi respecter les exigences morales et spirituelles du destin humain qui est d'essence divine. Cette véritable mutation de civilisation dont l'Europe doit se faire le creuset impliquera le passage du « moi » au « nous », de l'avoir à l'être, du quantitatif au qualitatif, de l'accumulation au partage. Tout cela une Europe unifiée doit apprendre à le discerner, puis à le réaliser, consciemment, délibérément, pas à pas. Pour sa propre sauvegarde et pour la survie du monde.

Par-delà sa tombe Robert Schuman clame que *l'Europe a procuré à l'humanité son plein épanouissement. C'est à elle de montrer une voie nouvelle*<sup>1</sup>... car, dit-il, tous les peuples du monde « sont unis pour le meilleur et le pire dans une commune destinée »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Robert Schuman : « Pour l'Europe », p. 186, Editions Nagel, 1963

<sup>2</sup> Ibid. page 43.





## Un assureur qui prend des risques



Guillaume le Conquérant, affirme-t-on, ne put jamais pénétrer dans la Cité de Londres. Et de nos jours, le souverain britannique ne peut y entrer qu'une fois les clés dûment remises, en grande pompe, par le Lord-Mayor de ce qui fut, et reste encore à bien des égards, une des principales citadelles financières du monde. Si les salles des conseils d'administration de toutes les firmes qui font la renommée de la City pouvaient parler, dit-on, elles révéleraient certainement maint secret d'Etat et les vénérables directeurs dont les portraits sont accrochés au mur se retourneraient dans leur tombe. Mais voilà que nous avons devant nous un véritable homme de la City, Frank Ledwith, qui fut partenaire de l'une des principales sociétés d'assurances maritimes du monde, et a vécu une carrière passionnante d'homme engagé au sein du monde de la finance.<sup>1</sup>

Quiconque a eu affaire avec une compagnie d'assurances sait combien tout peut

être compliqué. Mais quand il s'agit d'une collision entre trois bateaux, un grec, un turc et un yougoslave, il est bien difficile d'imaginer qui peut être déterminé comme responsable. C'est le genre de problèmes qu'a dû régler Frank Ledwith. La première collision s'était produite entre deux pétroliers, dont l'un appartenait à l'armateur grec Niarchos, et l'autre était le plus grand de la marine yougoslave. Une explosion se produisit, et les deux navires prirent feu. L'un d'eux dériva et vint heurter un bateau turc transportant de nombreux passagers, le *Tarsus*, qui prit feu également. Il y eut cinquante victimes, et le pétrolier yougoslave brûla pendant trente jours sur les rives du Bosphore.

### Inorthodoxe, mais efficace

« Les difficultés pour les assureurs semblaient insurmontables, raconte Ledwith.

Tout d'abord, la somme à couvrir était de trois millions et demi de livres, en plus des polices d'assurance-vie. Ensuite, Grecs, Turcs et Yougoslaves n'ont pas toujours été connus dans l'histoire pour s'entendre sur toute chose ; et on peut dire de même des assureurs qui étaient Anglais, Français, Yougoslaves et Italiens. Ensuite, tous les témoins du drame — les marins qui se trouvaient sur le pont des pétroliers au moment de la collision — avaient péri. Qu'allaient faire les avocats ?

» Un collègue yougoslave intervint pour prouver que cette dernière circonstance pouvait constituer un avantage du point de vue de l'assurance, puisque les deux propriétaires pouvaient, de bonne foi, laisser tomber leurs plaintes l'un contre l'autre. Mais il me revint la tâche ardue de réunir tous ceux que cette affaire concernait dans

<sup>1</sup> Ships that go bump in the night — Hale — Londres — 1974 — 218 pages — Fr.s. 26,80.

notre salle du conseil à Londres, sans avoir recours à des avocats. En peu de temps, un accord fut signé. « Tout à fait inorthodoxe, devait dire l'un de mes associés ». Mais je savais que nous avions fait la bonne chose. Si nous étions allés devant les tribunaux, l'affaire aurait traîné au minimum trois ans avant que les familles des victimes ne reçoivent la moindre indemnité. »

Parlant des armateurs grecs, que Ledwith connaît bien, et qu'il se refuse à comparer tous à quelques milliardaires bien connus, il raconte une histoire intéressante, « un des plus grands défis que j'ai eu à relever dans ma vie ». Une délégation de l'ensemble des armateurs grecs s'adressa à la firme où il travaillait pour demander une assurance couvrant l'ensemble de la flotte marchande hellénique contre les risques de guerre. C'était quelque chose d'entièrement nouveau. « Ecrire un contrat d'assurance de ce genre, assure Ledwith, doit être aussi difficile que de composer une symphonie ! » Bien qu'il y eût quelque soixante firmes à consulter, l'un des points les plus délicats à régler fut celui de la rémunération à donner à l'agence faitière où travaillait Ledwith. « Nous ne pouvions pas demander moins aux Grecs que ce que nous demandions aux Anglais, dit-il, et nous étions dans l'obligation de constituer des réserves bancaires pour couvrir les gros risques que nous assurions. »

### Conteneurs : une assurance de porte-à-porte

« Nous étions bloqués. Pourtant, dans un moment de silence matinal, une pensée s'imposa ; nous devrions demander le même prix que celui payé par les Anglais, mais ne rien demander du tout la première année, et seulement le 50 % dans les quatre années suivantes. Cela représentait un sacrifice de plusieurs milliers de livres, pendant que le « club des assurés » constituait ses réserves. Mon idée fut approuvée par le comité directeur à l'unanimité. « Généréux et digne », me dit-on. Quant au résultat, il me prouva, *a posteriori*, que nous n'avions pas eu tort : les réserves s'accumulèrent bien plus rapidement que personne ne l'avait prévu, même pas les Grecs, et ce fut une très bonne affaire. » Inutile d'ajouter que Ledwith est aujourd'hui un homme fort respecté par tous les armateurs grecs et leurs collègues turcs, yougoslaves ou norvégiens.

Il y a peu de temps, sa firme se lança dans une assurance d'un type entièrement nouveau pour les conteneurs, ces boîtes de métal standardisées qui permettent aujourd'hui de transporter des marchandises par bateau, avion, chemin de fer ou camion,

avec un minimum de manutention. Personne, parmi les assureurs traditionnels, n'était prêt, puisque personne n'était en mesure de déterminer dans quelle partie du voyage elles auraient pu être avariées. Quand un groupe d'armateurs suédois se présenta pour demander une assurance « porte-à-porte » et non plus « port-à-port », Ledwith et ses collègues acceptèrent de prendre le risque. Mais ils savaient que deux autres sociétés concurrentes avaient aussi creusé le problème, et ils n'acceptèrent de se lancer qu'avec la pleine collaboration de leurs rivaux, même s'ils risquaient de perdre une partie du marché. Aujourd'hui, ces trois sociétés assurent à elles seules la moitié des marchandises transportées par conteneurs dans le monde.

### Des dividendes invisibles

Pour Ledwith, le plus grand danger qui peut menacer une communauté financière ne provient pas tant de l'escroc occasionnel, ou même du grand nombre de ceux qui gonflent leurs frais généraux ou trompent le fisc. « Le plus grand danger, affirme-t-il, c'est la maladie du matérialisme. Des hommes sincères, qui ont débuté dans leur carrière avec de solides idéaux de service et de probité, peuvent s'éloigner par des kilomètres de papier des vrais problèmes de la vie ; ils y perdent leurs qualités humaines, faisant passer les choses avant les gens, les « combines » avant les principes.

« Cela n'a rien à faire avec des doctrines politiques de gauche ou de droite, ou avec quelque système économique. Certains de nos théoriciens les plus matérialistes veulent faire passer leurs idées inhumaines au nom du progrès social. Tout dépend de ce qu'il y a dans le cœur d'un homme.

« Quelle doit être la perspective de celui qui travaille dans le monde de la finance où l'on ne parle que d'argent ? Est-il possible — et juste — d'y travailler avec la simplicité et la pureté d'un frère mendiant, de se donner pour chaque jour qui passe un objectif moral et spirituel ? Tel est pour moi le défi de la vie des affaires, et celui que Dieu me lance chaque matin lorsque je cherche à m'orienter devant Lui. »

Ledwith n'a pas fait fortune. Son but était autre. Mais son expérience de probité, le soin qu'il prend, et qu'il a pris, de chaque personne avec laquelle ses affaires le mettent en contact, lui ont accumulé des dividendes invisibles dont chacun de ceux qui le rencontrent peut bénéficier, que ce soit à Belfast ou dans un restaurant de la City, à une rencontre d'industriels à Caux ou sur le bateau d'un armateur grec.

Paul-Emile Dentan.

PARIS

# HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE  
PARIS 8<sup>e</sup> - 359-85-23



## Autour du monde avec le Réarmement moral

### Caux d'une année à l'autre

3839 personnes de 68 pays ont participé, au cours de l'année 1974, à l'une ou l'autre des sessions de Caux. Le nombre des nuitées s'est élevé à 49 045. Ces chiffres figurent dans le rapport annuel de la « Fondation pour le Réarmement moral » qui vient de paraître. Autre fait qui intéressera le public : l'an dernier, les charges résultant de la marche du centre de Caux se sont élevées à 2 412 000 francs suisses. Elles ont été entièrement couvertes par les contributions aux frais de séjour des participants et par des dons, provenant à raison de 40 % de Suisse et de 49,7 % d'autres pays européens.

Les conférences de l'été 1975 auront lieu du 12 juillet au 14 septembre. « Nourrir des milliards d'hommes, préserver l'environnement, donner à tous des possibilités d'instruction et de travail, assurer une juste répartition des richesses et des matières premières, peut-on lire notamment dans l'invitation, sont des objectifs qui, pendant le prochain quart de siècle, mobiliseront les hommes de toutes origines, le citoyen ordinaire et le dirigeant, l'homme de science et de gouvernement, pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. Comment atteindre ces buts audacieux dans un monde qui, malgré tout l'acquis du vingtième siècle, continue d'être déchiré par les conflits, les haines, les préjugés ? »

Séminaires, réunions plénières, échanges de toutes sortes, films, représentations scéniques permettront de cerner ces questions et d'essayer d'y répondre. Comme l'an dernier, un programme spécial destiné à la jeune génération sera mis sur pied. Renseignements à nos adresses à Caux et à Paris.

### Dans une école américaine

A Richmond, dans le sud des Etats-Unis, les 500 enfants d'une école élémentaire dont 98 % des élèves sont noirs ont réservé un accueil enthousiaste à la pantomime « Le

chien, son os et moi », de Peter Howard, présentée par 25 de leurs camarades.

La troupe, composée d'enfants de 9 et 10 ans, avait répété durant trois mois. Les acteurs avaient fabriqué eux-mêmes leurs masques en papier mâché et les costumes venaient d'un théâtre de la ville ou des greniers d'amis. Les enfants avaient également peint une toile de fond représentant Londres. Un inspecteur de l'enseignement qualifia le spectacle de « très professionnel » et exprima son entier accord avec la philosophie de la pièce.

### Panchgani, centre de rencontres sociales

Depuis plusieurs années, les responsables du centre de formation du Réarmement moral en Inde ont organisé avec un indéniable succès des séminaires consacrés à l'étude des questions sociales. « La caractéristique de ces séminaires, lit-on dans le document qui fixe le calendrier des douze sessions de 1975, réside dans le fait que les participants représentent obligatoirement patronat, cadres et ouvriers, pour qu'ils puissent échanger leurs expériences et examiner leurs attitudes respectives. Par la re-

cherche de « ce qui est juste » et par l'étude des causes humaines des « accidents de parcours » qui se produisent dans l'industrie, ces séminaires vont bien au-delà des problèmes techniques et abordent la question fondamentale du changement de l'homme.

Des délégations venues des centres industriels de Delhi, Poona, Bombay, Calcutta et représentant le textile, la métallurgie, les cimenteries et les industries électriques ont déjà participé à ces rencontres. Le deuxième des séminaires de 1975 a réuni 60 délégués représentant neuf entreprises.

### « L'Echelle » en schwyzerdütsch

Pour aider les élèves d'une classe qui n'avait pas la réputation d'être particulièrement facile, un professeur de lycée de la région de Berne a monté avec eux la pièce de Peter Howard *L'Echelle*. Quatre représentations ont été données dans l'église du village, ainsi que dans une salle de Berne même. Les élèves, pour qui ces représentations marquaient la fin de leurs études secondaires, avaient étudié ensemble le texte de la pièce depuis deux ans. Aussi, chacun des jeunes acteurs participa-t-il intensément à l'aventure. « Cela n'a aucun sens de jouer, devait commenter l'un d'eux, si l'on ne vit pas aussi l'esprit de la pièce. Celle-ci m'a beaucoup apporté et je considère comme un honneur d'avoir contribué à transmettre le message de Peter Howard. » Coïncidence inattendue : une de ces représentations avait été fixée pour le jour même du 10<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Peter Howard.



A Panchgani :  
session  
en plein air  
d'un séminaire  
réunissant  
patrons, cadres  
et ouvriers



## Quand l'homme s'émancipe...

par Victor Sparre

En guise d'introduction à une soirée artistique à Caux, en septembre 1974, au cours de laquelle l'écrivain et compositeur russe Alexandre Galitch avait interprété plusieurs chansons de son pays, le peintre norvégien Victor Sparre s'était exprimé de façon très spontanée sur certains de ses thèmes favoris : l'homme et son Créateur, l'artiste et son œuvre. Nous avons jugé intéressant de reproduire ici ces remarques telles qu'elles ont été faites.

Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme ? A cette question, que je me suis souvent posée, je ne trouve que cette réponse : Il a créé l'homme pour se connaître lui-même.

On ne peut se connaître dans le vide. C'est pourquoi Dieu a créé. Il a créé l'homme à son image afin que l'homme devienne un miroir dans lequel il pourrait se voir lui-même. Mais quelle ressemblance y a-t-il entre l'homme et Dieu ? Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une similarité physique. La ressemblance est dans la capacité créatrice. Ainsi donc la créativité est le plus profond secret de la vie : nous sommes tous concernés puisque nous avons tous été créés à l'image de Dieu.

Faisons l'analogie avec l'auteur dramatique. Il crée un certain nombre de personnages qu'il veut voir réagir de telle ou telle manière tout au long de son œuvre. Mais il s'aperçoit que lorsque ses personnages ont pris vie, ils se mettent à se mouvoir selon une intrigue qui leur est propre et qui n'était pas tout à fait prévue par l'auteur. C'est là un processus dont tout artiste fait l'expérience. C'est vrai du peintre. Le tableau, une fois terminé, ne se présente jamais de la façon dont l'artiste l'avait tout d'abord imaginé, parce que l'on ne peut dominer l'acte créateur. La créativité possède son propre élan. Ainsi l'auteur qui met en mou-



« Le père perdu », de V. Sparre, version moderne du « fils prodigue » (Galerie nationale, Oslo)

vement ses personnages découvre qu'ils réagissent parfois à l'opposé de ce à quoi il s'attendait ; celui qui devait tomber amoureux de celle-là, s'éprend au contraire d'une autre. Voilà aussi ce qui est arrivé à l'homme.

### L'autorité contestée

Dieu s'était fait une certaine idée du monde et avait doté l'homme, à son image, d'une volonté indépendante. Et cet homme, oubliant qu'il devait être un miroir de Dieu, s'est mis dans la tête qu'il était bien plus amusant de se connaître lui-même.

L'art aussi suit une même évolution. Au début, l'art trouvait sa signification dans le fait d'offrir une image toujours plus claire de Dieu. Puis l'homme s'est mis à penser : « Non, je préférerais me représenter moi-même. Je veux développer ma propre per-

sonnalité. » Nous en sommes ainsi arrivés à l'époque de l'individualisme, que ce soit en science, en art, en tout. Voilà qui ressemble à l'évolution de l'enfant : au début, celui-ci se contente d'accepter son père, sa mère et leur autorité, mais lorsqu'il atteint l'âge de la protestation, il se dit : « Non, je ne vais pas tout accepter qui vienne de mes parents. Je dois décider par moi-même. » Ce refus l'amène parfois à ne rien décider du tout, c'est-à-dire à faire simplement le contraire de ce que disent ses parents.

Revenons à notre point de départ. Les arts et les sciences n'ont pas échappé à ce processus. Les artistes se sont dit : « Nous ne prendrons plus notre inspiration auprès de Dieu, mais auprès de l'art lui-même. » L'art a ainsi perdu le message qui lui donnait tout son sens et l'on en est venu au stade que nous connaissons actuellement où nous disons que l'art n'a pas de signification



et où les artistes eux-mêmes pensent que l'art est mort.

L'histoire de l'enfant prodige est bien connue. Que donnerait cette histoire, transposée à notre époque? Le fils prodige d'aujourd'hui estime qu'il ne s'est pas mal débrouillé. Il ne connaît plus l'état de pauvreté qui l'amènerait à supplier son père de l'accueillir au foyer. J'ai essayé de fixer sur la toile cette situation nouvelle. On voit dans ce tableau un jeune homme traversant une cité; un homme âgé vient à sa rencontre: son père. Celui-ci s'agenouille devant son fils et lui demande: « Puis-je à nouveau reprendre place dans ta vie? » Est-ce là ce qui se passe à l'heure actuelle? Peut-on voir une nouvelle union se dessiner entre l'homme et son créateur? Il y a 2000 ans, alors que le monde antique volait en éclats, Dieu s'est fait homme pour redescendre sur la terre et sauver une civilisation qui s'écroulait. Cela est-il à nouveau vrai aujourd'hui?

## Les aveugles nous apprennent à voir

J'ai un ami qui est aveugle, mais il voit en fait plus loin que quiconque parce qu'il possède une faculté de pénétrer le présent et l'avenir dont ne disposent que peu d'hommes doués de la vue. Nous en sommes arrivés à un point où les aveugles vont nous apprendre à voir et où des hommes provenant des Etats athées témoigneront d'une foi plus engagée que la nôtre.

Pendant la guerre, j'ai été convoqué auprès d'un service de l'occupation nazie en Norvège. Je me suis entendu dire: « Vous êtes Juif! » J'ai répondu que, à ma connaissance, je n'avais en moi qu'un soixante-quatrième de sang juif. « Alors, m'a-t-on rétorqué, à vous de prouver que vous n'êtes pas coupable d'être Juif! » Dans ma surprise, j'ai repris: « De quelle culpabilité s'agit-il là? »

Par la suite, j'ai souvent repensé à cet épisode. Je me suis en effet découvert coupable: en tant qu'homme, je suis coupable; coupable d'être blanc, d'être noir, jaune et brun. En ma qualité d'homme, je suis responsable des choses terribles que l'homme a faites à son prochain tout au long des siècles. Puis-je trouver le pardon? La race humaine peut-elle retrouver son père et, avec Dieu, retrouver cette créativité qui donnera cette dernière touche au tableau merveilleux d'un monde nouveau, sanctifié? J'en vois par centaines les signes avant-coureurs. Nous devons simplement nous rappeler qu'au bas de cette grande peinture, c'est la signature de Dieu qui doit figurer.

## Inverser le courant

Peu de peuples au monde ont souffert plus profondément des peines du déracinement, d'être dépossédés ou non représentés. La seule façon pour le peuple juif de faire profiter de son immense somme d'expérience de l'histoire tous les Juifs, Israël et le monde entier est de les traiter avec la compréhension et la compassion que lui-même n'a jamais reçues, inversant ainsi la catastrophique succession d'événements qui menace de l'engloutir et le monde également.

Yehudi Menuhin  
Lettre au Monde.

## Cet acte extraordinaire...

Pourquoi majorer jusqu'à l'absolu la part des responsabilités sociales? Cette part existe, mais, à côté d'elle, existe aussi la part des responsabilités personnelles: ce qui

revient à chacun, sa décision et son orientation propres, cet acte extraordinaire, des millions de fois répétés, qui permet à l'être humain de tenir dans la tempête, de se redresser, s'il est courbé par la défaite ou le sort, et de « résister » envers et contre tout, en temps de guerre comme en temps de paix, selon les normes de sa conscience — cette voix que nul au monde n'a le pouvoir de faire taire.

Marcelle Aumont, dans son ouvrage  
Pour le troisième âge.

## A pied et en voiture

J'ai eu l'occasion de rencontrer récemment dans leur château de Baden-Baden des Allemands de gauche. J'étais le seul à m'être rendu à pied au château. Les autres étaient tous venus en Mercedes et l'on m'a traité de « conservateur »...

Vladimir Maximov  
Interview à Construire.

# ...ENTENDU

## Boîte à lettres

Votre article « Il y a dix ans mourait Peter Howard » m'a beaucoup touché par le fait que vous ayez su, en quelques mots, rendre toute la profondeur de son être, de sa conviction et de son appel. Merci!

A. de T., Zurich.

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu la rubrique « Une entreprise luciférienne » de R.-F. Lejeune. C'est exactement cela que nous attendions depuis longtemps! Alors surtout, ne vous arrêtez pas en si bon chemin.

F. V., Le Locle.

Je regrette de voir dans la *Tribune de Caux* un article si essentiellement négatif et passionnel que celui sur Freud. On ne peut bien juger d'une chose qu'en étant objectif.

M. B., Genève.

Je trouve l'article sur la Grèce et Chypre fort intéressant et vous remercie pour l'intérêt que vous manifestez à l'égard de mon pays.

A. Protonotarios,  
Ambassadeur de Grèce en Suisse.



La Winterthur-Accidents est toujours près de vous. Même à l'étranger!

**Winterthur**  
ACCIDENTS

Société suisse d'assurance contre les accidents  
40, av. du Général-Guisan,  
8401 Winterthur

# Son extraordinaire longévité est la seule chose qui puisse freiner la demande de la Zenith Defy.

Son solide boîtier en acier inoxydable de premier choix sert de coffre-fort à un mouvement à haute fréquence (28800 alternances par heure) qu'il protège à jamais des chocs les plus dangereux, grâce à un système de suspension l'entourant d'un cercle amortisseur. Cet ouvrage d'une technique micro-mécanique poussée à son extrême comprend aussi un verre minéral résistant aux rayures, solidement ancré dans l'acier. Il maintient à l'extérieur tout ce qui est indésirable à l'in-

térieur, surtout l'eau et la poussière.

Mais comme toute montre Zenith, la robuste Defy n'a reçu son nom que lorsque le dessin de son cadran fumé, la sobriété recherchée de ses aiguilles et sa lunette polie furent parfaits.

Ils s'harmonisent avec élégance et les éléments d'acier

du bracelet, une exclusivité Zenith, sont assemblés avec une telle précision qu'il s'adapte au bras avec autant de souplesse que le cuir.

Le représentant Zenith le plus proche vous en dira volontiers davantage sur cette pièce maîtresse de Zenith. Même s'il sait qu'après la Defy, vous n'achèterez plus jamais de montre.



Modèle reproduit  
réf. 01 0210380. Acier.  
Suspension du mouvement  
brevetée. Automatique.  
Étanche. Changement ultra-  
rapide de la date. Verre  
minéral trempé. Bracelet ex-  
clusif. Se fait aussi en  
montre pour dames. Autres  
modèles avec jour  
et date.  
A partir de Fr. 370. —

## ZENITH

The quality goes in before the name goes on.